

## Gottschalk

Antoine François Marmontel,  
« les pianistes célèbres », 1878

Les sources de l'art ont des points de départ très divers, des origines souvent mystérieuses et cachées mais c'est le plus souvent dans les profondeurs de l'âme que se trouve le foyer vivifiant : c'est là que l'inspiration, l'impressionnabilité, l'imagination puisent leur éclat et prennent leur force d'expansion. Les compositeurs qui nous ont précédés et ont posé les premières assises de l'école moderne ont peu connu ou négligé le côté pittoresque, descriptif, imagé, si fort en vogue de nos jours ; le caractère et la force de leur style consistaient surtout dans la bonne exposition, l'enchaînement et le développement parfait des idées : ils n'avaient aucune prétention à l'art de peindre, et se contentaient d'écrire purement, dans une langue musicale et châtiée.

C'était l'école des logiciens. Mais actuellement l'art musical, comme la littérature et la peinture, a trouvé des voies nouvelles et contient des sectes différentes : écoles idéaliste, réaliste, naturaliste, impressionniste. Nous avons aussi nos représentants de l'orientalisme, Félicien David, Reyer et Bizet, dont les noms répondent si bien à ceux de Decamps, Marilhat et Fromentin ; nos néo-grecs, comme Gounod, Victor Massé et Duprato, qui nous rappellent Hamon, Gérôme et toute l'école archaïque. Dans le domaine des pianistes compositeurs, il a surgi une foule de paysagistes proprement dits, peintres de genre, sentimentalistes ou amateurs du pittoresque. Mendelssohn, Liszt, Chopin, Stephen Heller, Prudent, Rosenhain, Wolff, Delioux, Schuloff, etc., ont composé de nombreuses pièces caractéristiques, véritables bijoux du genre descriptif. Poètes musiciens, amoureux de la nature, ils ont chanté la patrie absente ou le pays perdu, en traduisant dans la langue des sons les mœurs, le caractère, le tempérament des différentes nationalités.

Gottschalk mérite une place à part dans cette école par son individualité, sa distinction, l'originalité de ses compositions et sa virtuosité exceptionnelle. Louis Moreau Gottschalk naquit le 08 mai 1829 à la Nouvelle-Orléans. Notre ami L.Escudier, dans son livre des « virtuoses célèbres », rectifie l'erreur de Fétis faisant naître le célèbre artiste en 1828 et consacre à son pianiste de prédilection des pages pleines d'intérêt et riches de détail, dont l'émotion fait honneur à l'artiste enlevé si prématurément, nature sympathique, imagination de poète, cœur sincère et dévoué. Sans avoir été le disciple de Chopin et de Liszt, Gottschalk participait beaucoup de ces maîtres illustres par son tempérament fin, délicat, rêveur ; entouré comme Chopin, dès son enfance, d'affections généreuses et de soins tendres, né et grandi dans un milieu aristocratique, son instruction et son éducation furent très soignées. Je n'ai pas à raconter les épisodes attachants et romanesques qui amenèrent à la Nouvelle-Orléans les grands parents de Gottschalk dont les aïeux maternels étaient le comte et la comtesse de Bruslé, de Saint Domingue. Louis Moreau Gottschalk eut

pour père sir Edouard Gottschalk, un jeune touriste anglais docteur ès sciences de l'université de Cambridge, conduit à la Louisiane par le goût des voyages et fixé dans ce pays après son mariage avec la jeune comtesse de Bruslé. Il y eut plusieurs enfants de cette union, frères et sœurs de Louis Gottschalk, tous heureusement doués.

La famille de Gottschalk habitait une campagne isolée, au bord du lac Pontchartrain. Les premières impressions de jeunesse ont dû exercer une grande influence sur l'imagination romanesque du futur compositeur. Les bruits mystérieux de la forêt, les harmonies vagues, la poésie d'une nature sauvage, formèrent le goût et l'esprit de l'artiste et lui donnèrent une empreinte décisive<sup>1</sup>. Les chants indiens et créoles, les chansons nègres aux rythmes si originaux, les mélodies locales si charmantes et si naïves meublèrent la mémoire du musicien, et plus tard tous ces matériaux se fondirent dans son cerveau pour produire un nouveau métal.

En 1841, Gottschalk vint à Paris perfectionner son éducation musicale d'enfant prodige. Charles Hallé et Camille Stamaty plus particulièrement furent ses professeurs. En 1844, il donna son premier concert chez Pleyel, qui le prit en grande affection. Chopin également témoigna sa vive sympathie au jeune artiste ; il se plaisait à reconnaître dans cette délicate nature une organisation tendre et sensible, sœur de la sienne. Après avoir pris les leçons d'harmonie de Maldent<sup>2</sup>, Gottschalk commença à composer et écrivit ses ballades : [\*Ossian\*](#), [\*la Bamboula\*](#), [\*le Bananier\*](#), [\*la Savane\*](#), [\*la Danse ossianique\*](#), [\*le Mancenillier\*](#), etc., œuvres publiées en 1848 et 1849 encore à l'état d'esquisse, et de première ébauche.

C'est en 1848 que j'ai connu Gottschalk. Camille Pleyel me l'avait signalé comme un virtuose de grand avenir, et sa première audition me prouva que ces éloges n'avaient rien d'exagéré. Sa nature distinguée et modeste le rendait tout d'abord sympathique ; son exécution expressive, ses sonorités à la Chopin achevaient de séduire. Sa réputation commençait, et elle allait grandir rapidement ; ses premières œuvres gravées chez Escudier, obtenaient un succès immédiat.

Il était impossible de méconnaître une individualité très accusée dans ces compositions, où le charme de l'idée, l'élégance des harmonies se marient à des rythmes d'une allure toute particulière, d'une persistance opiniâtre ; ces langoureuses mélodies créoles, ces danses nègres d'une mesure cadencée donnaient aux compositions de Gottschalk un goût de terroir, un parfum spécial, un accent de couleur locale d'une authenticité incontestable.

En 1849<sup>3</sup>, Gottschalk fit un voyage en Savoie et en Suisse, il fut présenté à la grande-duchesse de Russie, qui l'accueillit avec la grâce et la bienveillance habituelles à la haute aristocratie russe. Gottschalk, très apprécié, fit acte de charité en donnant à Yverdon un

---

<sup>1</sup> En réalité, la famille de Gottschalk possédait une modeste maison sur la côte, à Pass Christian.

<sup>2</sup> S'écrit parfois Maleden

<sup>3</sup> En fait, en 1850.

concert de bienfaisance. De 1850 à 1854<sup>4</sup>, il se fit entendre à Paris dans de nombreuses réunions. Sa virtuosité brillante, expressive rappelait les qualités de Chopin ; et Camille Pleyel, si bon juge, assurait hautement retrouver dans son jeune ami les exquises délicatesses du poète du piano. A cette époque, Gottschalk me fit la gracieuseté de me dédier sa belle transcription de [la Chasse du jeune Henri](#), qu'il jouait souvent à deux pianos avec mon élève et ami, Joseph Wienawski. Sa fantaisie sur le [God save the Queen](#) appartient à la même date.

Appelé en Espagne sur le désir exprimé par la reine<sup>5</sup>, Gottschalk donna à Bordeaux et à Bayonne plusieurs concerts, prélude brillant des ovations triomphales qui l'attendaient dans toutes les grandes villes de la péninsule et particulièrement à Madrid. Le célèbre virtuose excita un enthousiasme extraordinaire. Complimenté par les municipalités, présenté aux plus illustres personnages de la cour, accueilli à l'Escorial avec le même fanatisme d'admiration, fêté, acclamé, décoré, Gottschalk eut même le singulier honneur de passer une revue. Ce fut un *pronunciamento* d'enthousiasme, mais Gottschalk, rappelé en Amérique, à la demande expresse de son père, dut quitter l'Espagne, non sans emporter une couronne d'or offerte par les dilettantes de Madrid, avec cette inscription « A Gottschalk, poète espagnol. » Si on en croit la légende, il aurait aussi emporté le cœur d'une infante, et cette aventure romanesque, cessant d'être un mystère, aurait décidé le gouvernement espagnol à prier Gottschalk de quitter Madrid.<sup>6</sup>

Gottschalk traversa rapidement le Portugal et s'embarqua pour l'Amérique qu'il parcourut en tous sens<sup>7</sup>. Il fut non seulement prophète dans son pays, en dépit du proverbe, mais encore accueilli avec une fureur d'enthousiasme national, applaudi à l'égal de Liszt, de Henri Herz, de Thalberg, et sa réputation devint universelle. Au bout de quelque temps, il avait fait la conquête du nouveau monde. A New York et à la Nouvelle-Orléans son arrivée fut saluée par des vivats fanatiques ; conduit par la foule à son hôtel, harangué par les magistrats, il eut un véritable triomphe. Quant aux recettes des concerts, elles atteignaient des chiffres inusités<sup>8</sup> et les belles Américaines y ajoutaient des boutons en diamants, comme souvenir personnel offert à leur cher compatriote.

Gottschalk, en quittant l'Espagne, avait emporté les recommandations toutes particulières de la reine pour le gouverneur de Cuba. Cette protection jointe à sa grande réputation artistique, lui valut à la Havane la réception la plus chaleureuse<sup>9</sup> ; il devint en quelques jours l'idole du pays. Aussi, malgré ses habitudes nomades, fit-il un long séjour dans cette île enchantée, où il revenait près d'amis dévoués se retremper dans une existence faite d'affection, qui convenait merveilleusement à sa nature aimante. J'ai connu plusieurs

---

<sup>4</sup> Gottschalk repart en Amérique, en fait, en 1853

<sup>5</sup> Gottschalk, au contraire, ne semblait pas particulièrement attendu en Espagne

<sup>6</sup> A moins qu'il ne s'agisse d'une affaire politique, les relations entre l'Espagne et les Etats-Unis étant alors très tendues.

<sup>7</sup> Gottschalk n'est jamais allé au Portugal. Il revint rapidement à Paris puis embarqua ensuite au Havre.

<sup>8</sup> La réalité n'était malheureusement pas aussi idyllique.

<sup>9</sup> Il dut quand même attendre un mois avant d'être reçu officiellement.

notables de la Havane honorés de l'amitié de Gottschalk et tous, comme son intime Espadero, avaient conçu pour lui un attachement profond et une admiration sans bornes.

Gottschalk revint à New-York en 1855 et y donna une nombreuse série de concerts aussi brillants et aussi recherchés. Nous n'avons pas à le suivre dans ses pérégrinations à travers l'Amérique du Nord et du Sud, au Chili, à Lima, à Saint-Thomas, à la Trinidad, à Port-au-Prince, à Porto-Rico. Le célèbre impresario Strakosch et la Patti, alors âgée de quatorze ans, organisèrent avec lui un voyage artistique à travers le continent entier. Ce voyage, commencé en 1860, dura trois ans ; mais cette série de fatigues et de triomphes, de travaux et de plaisirs, de brusques et continuelles émotions devait briser le plus fort tempérament. Gottschalk ne tarda pas à y succomber.

Nature élégante, distinguée, tout à fait aristocratique, Gottschalk, jeune, avait une grande analogie avec Chopin : traits fins et réguliers, ovale allongé de la figure, regard doux, rêveur, cachet de mélancolie. Le moral répondait également à cette ressemblance physique : impressionnabilité extrême, presque malade, nature de sensitive, organisation d'élite. Gottschalk avait reçu une excellente éducation, parlait plusieurs langues et avait fortifié ses premières connaissances par des études sérieuses faites avec conscience. Tout en s'élevant et en agrandissant le cadre de ses inspirations, il avait conservé une individualité très prononcée, et malgré son affinité avec Chopin, il puisait à des sources différentes. Aussi ne voyons-nous pas en lui un pâle imitateur d'un style inimitable, mais un tempérament original, participant d'un maître admiré sans tendre à le continuer.

Certains détails, certains contours mélodiques, certaines ondulations sonores pourraient faire songer à Chopin, pourtant l'ensemble garde une couleur toute particulière. Inspirées par d'autres sentiments, produites sous un autre ciel, les compositions de Gottschalk ont un éclat, un brio, une allure déterminée à la fois individuelle et locale. Les harmonies de Gottschalk, d'une élégance exquise, offrent rarement la recherche précieuse de Chopin, dont le tissu serré, d'une trame très forte, arrive parfois jusqu'aux limites extrêmes du possible.

Avec les années, la physionomie de Gottschalk s'était virilisée. Son teint bistré, ses fortes moustaches, sa façon de porter la tête lui donnaient un air martial. Il possédait un esprit fin et charmant et cette distinction native bien préférable à tous les faux vernis d'éducation. Sa conversation attrayante avait du relief ; ses lettres, sérieusement pensées, affirmaient un sens droit, une nature réfléchie d'observateur habitué à chercher la raison de chaque chose. Je me rappelle avoir lu avec un grand intérêt plusieurs articles de critique, où il traitait les questions d'esthétique avec un goût parfait et à un point de vue très élevé. Il est regrettable que les incessants voyages de Gottschalk l'aient éloigné de Paris ; c'était son véritable milieu, celui où il aurait pris tout son développement.

Il avait du reste conservé une vive affection pour la France et parlait sans cesse d'y revenir ; mais la mort devait l'en empêcher. Il succombait brusquement, au Brésil, le

lendemain d'un concert, au milieu de nouvelles ovations, sur le point de « refaire » une grande fortune, car la première avait été singulièrement amoindrie par sa grande générosité et une mauvaise gestion. Plusieurs de ses amis d'outre-mer m'ont fait part des étranges péripéties de cette existence fébrile ; les sommes considérables gagnées dans les concerts glissaient entre ses doigts sans y laisser de trace ; et plus d'une fois des amis très dévoués ont du venir en aide au célèbre virtuose pour l'aider à réparer les désastres de la male chance. Emule de Liszt dans ses charitables folies comme dans ses triomphes rapides, il a été toute sa vie aussi prodigue de sa fortune que de sa santé.

Cette existence ardente, faite d'agitations et d'activité dévorante, absorba vite toutes les forces de la jeunesse ; Gottschalk fut atteint de la fièvre jaune, et ce terrible mal acheva l'œuvre de destruction. Ce fut au Brésil, à Rio-de-Janeiro, qu'il subit la première atteinte du fléau. Il voulut lutter, donna coup sur coup concerts et festivals, surexcité par les ovations de ses admirateurs. Le 24 novembre, il eut un immense succès ; le 26 il tenta, quoique à bout de forces, de donner une seconde audition et se rendit au Grand-Théâtre, mais à peine eut-il commencé sa belle élégie, [Morte !](#) qu'il tomba évanoui. Trois semaines plus tard, il mourait en pleine connaissance, comptant lui-même les heures qui le séparaient de l'éternité.<sup>10</sup> La population de Rio-de-Janeiro et les sociétés musicales lui firent d'imposantes funérailles au milieu d'un deuil universel.

Le nom de Gottschalk vivra toujours dans le souvenir de ses amis. Son œuvre de compositeur le rapproche de Chopin ; comme virtuose, il peut prendre place entre Liszt et Thalberg ; il obtenait du piano des effets tout particuliers de sonorité ; son jeu, tour à tour nerveux et d'une délicatesse extrême, étonnait et charmait ; il se servait des pédales avec une grande habileté, un tact parfait, mais à notre avis il usait peut-être trop souvent de la pédale *una corda*. Les critiques minutieux lui reprochaient d'écrire ses fines broderies, ses délicates arabesques dans les octaves suraigües du piano. L'observation est juste, mais il faut remarquer que beaucoup des compositions de Gottschalk se prêtaient, par le rythme et la nature des idées, à ces effets de sonorité stridente qui scintillent dans la gamme harmonique des sons comme un jet de lumière électrique.

D'une activité fiévreuse, ardent à écrire comme sous le pressentiment d'une mort prématurée, Gottschalk a publié en quelques années un nombre relativement considérable d'œuvres originales, ingénieuses, délicatement ciselées et d'un fini de travail qui affirme la rare conscience de l'artiste. Malgré l'engouement universel de la jeune école pour la puissante sonorité et les procédés de Thalberg, Gottschalk a fort peu sacrifié au parti pris des arpèges, qui pendant longtemps étaient devenus une véritable manie, au point de fatiguer l'inventeur lui-même. Gottschalk a su échapper à cette fièvre d'imitation et conserver à ses compositions cette saveur toute spéciale de rêverie poétique, caractère

---

<sup>10</sup> En fait, Gottschalk serait mort d'une appendicite. De même, il s'est évanoui en entamant « Tremolo », après avoir terminé le morceau « Morte », le 25 Novembre. Le 26, il se présenta au théâtre mais s'évanouit avant de monter sur scène.

individuel éminemment original. Ses grandes fantaisies sur [Jérusalem](#), le [God save the queen](#) et le [Trovatore](#) accusent peut-être un peu l'influence de Thalberg, mais c'est une exception ; Gottschalk ne relève le plus souvent que de son inspiration naturelle, de souvenirs et d'impressions locales restées stériles avant lui, suaves mélodies, rythmes nouveaux, bruissements harmonieux, tout un monde musical fécondé par l'artiste.

La [Bamboula](#), le [Banjo](#), [Colombia](#), la [Gallina](#) ont le caractère déterminé d'airs nationaux ; mais Gottschalk est poète plus large et plus complet dans ses nocturnes élégies, [Ossian](#), [Reflets du temps passé](#), [Dernière espérance](#), [Ricordati](#), [Sospiro](#), [Berceuse](#). La note tendre, émue, passionnée, vibre délicatement dans ces chastes poèmes du cœur, où s'épanche l'âme de l'artiste. [Chant élégiaque](#), [Murmures éoliens](#), [Chute des feuilles mortes](#), [l'Extase](#), [Dernier amour](#), toutes ces pièces ont un charme infini, un grand cachet d'individualité. Gottschalk a encore excellé dans les caprices et airs de danse où il est peut-être plus absolument lui. La liberté d'allure et de rythme, l'inspiration franche, exempte de tout parti-pris, font de ces morceaux de salon et de concert de vrais bijoux, finement ciselés, chatoyant comme des pierres précieuses aux facettes savamment éclairées. Citons encore de souvenir [l'Étincelle](#), [les Follets](#), [la Naïade](#), [Danza](#), [la Colombe](#), [Printemps d'amour](#), [Pasquinade](#), [les Yeux créoles](#) ; voilà de délicieuses œuvres de piano où l'effet n'est jamais cherché, mais toujours trouvé d'inspiration, où le compositeur a répandu à profusion son imagination et sa verve de jeunesse. Nous aimons aussi beaucoup les caprices sur la [Jota aragonesa](#), [Bergère et Cavalier](#), la [Gitanella](#), [Polonia](#), [Charme du foyer](#), [Tremolo](#), [Fantôme de bonheur](#), radieuses œuvres mélodiques, originales, aux harmonies distinguées, aux traits ingénieux et brillants.

Ajoutons à cette rapide nomenclature, la grande [marche de nuit](#), [l'Apothéose](#), [marche solennelle](#), la [marche des Gibaros](#), [l'Union](#), grande marche, [Cri de délivrance](#), caprice héroïque, le [grand scherzo](#) op.57, toutes compositions de valeur qui affirment la fertilité d'imagination et la souplesse de talent du compositeur.

On voit que rien ne manque dans l'œuvre de Gottschalk, ni la variété des sujets traités, ni l'originalité du style. Il mérite donc comme compositeur et comme virtuose, une place tout à côté de celles des grands maîtres de l'art moderne ; son individualité si tranchée a laissé de durables souvenirs dans la mémoire de ses contemporains ; tous ceux qui ont apprécié Gottschalk ont gardé pour lui comme un culte de tendresse affectueuse ; il m'est doux à moi qui fut un de ses vieux amis, de lui consacrer ce dernier souvenir d'une sympathique admiration.